

Le Temps des amours

Le Vieux-Port où débarquèrent vers 600 avant JC des trières chargées d'hoplites et gymnètes n'était rien d'autre qu'une baie minuscule aux côtes accores, qui tenait la mer captive entre deux petites chaînes de collines.

Çà et là se creusaient d'ombreux synclinaux, au bout d'un vallon peu profond. En s'éloignant de l'eau smaragdine aux reflets bleu-vert, bleu clair, voire turquoise, le fond de ce vallon remontait vers la chaîne de hauteurs qui encerclent la ville en une sorte d'empyrée oublié.

À huit cents ou huit cent vingt mètres du Vieux-Port, s'était laissée croître, à flanc de coteau, une alluciante éminence coiffée de quelques buissons qui se sont fait grignoter çà et là par des caprins. Plus loin, on voyait, contre le ciel, chaque année plus coruscante, au bout de la pente, une sorte de bourgade soutenue par une haute muraille que dominaient les frondaisons d'une rangée de platanes.

Il y avait là une « placette » rectangulaire, entourée sur trois côtés de maisons dont plusieurs rez-de-chaussée étaient occupés par d'étiques boutiques.

Tout juste au milieu, sur une stèle moussue, on voyait un gros poisson de pierre que seul un ichtyologue amblyope eût pu confondre avec un tacaud poussif, un chinchard quinteux ou un rouget de l'île de Porquerolles. Sa tête sortait d'un rocher et lançait jour et nuit un jet d'eau limpide, qui retombait gracieusement dans une conque de grès, quelle que fût la direction du vent.

Une rue arrivait par la droite du côté de la place Saint-Michel, traversait la placette au ras des façades, et en sortait par la gauche, pour descendre jusqu'à la rue de la Madeleine qui ne doit rien à Marcel Proust ni à son monument « À la Recherche du temps perdu ».

Doit-on juger que l'autre Marcel, le Pagnol, s'en est allé, lui, à la recherche du temps gagné ? Sans doute, et le nom qu'il lui donne, « Le temps des amours », résonne en nous comme un présent, conjugué au toujours.